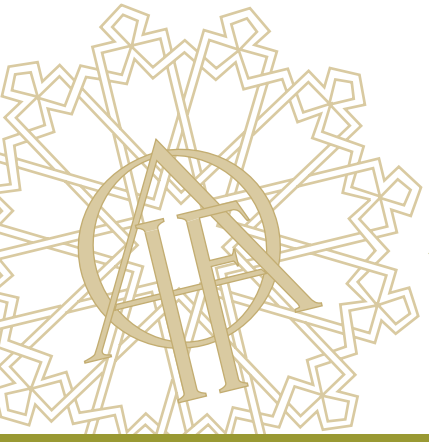
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 47 (2014), p. 115-132

Anne-Marie Eddé

# Stratégies familiales et transmission du savoir. Les Yūnīnī dans le Bilād al-Šām de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle

*Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

*Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

**Dernières publications**

| | | |
|---|---|---|
| 9782724711264 | *La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou* | Laurent Coulon |
| 9782724711752 | *Guide du Caire Islamique* | Hadrien Collet |
| 9782724711660 | *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41* | Adrien Candiard (éd.) |
| 9782724711745 | *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)* | |
| 9782724711271 | *Du côté de chez Zeus* | Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.) |
| 9782724711677 | *La Description de l'Égypte* | Paul-Marie Grinevald |
| 9782724711714 | *La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne* | Sylvie Ayari |
| 9782724711899 | *BCAI 40* | |

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ANNE-MARIE EDDÉ*

# Stratégies familiales et transmission du savoir

## Les Yūnīnī dans le Bilād al-Šām de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle

◆ RÉSUMÉ

L'histoire des Yūnīnī – des hanbalites originaires de la région de Baalbek – est assez bien documentée dans les sources arabes des VIIIe/XIVe et IXe/XVe siècles. Elle peut être intéressante à étudier sous l'angle de l'histoire familiale car elle est représentative, d'une part, des liens qui s'établissaient souvent entre maîtres et élèves sur le mode familial des relations pères-fils et, d'autre part, de l'importance de l'héritage familial dans la transmission du savoir dont les femmes n'étaient pas exclues. Enfin, elle nous renseigne sur les stratégies matrimoniales qui tantôt privilégiaient le modèle du mariage entre cousins germains et tantôt visaient à resserrer des alliances avec d'autres grandes familles d'oulémas, voire avec des familles d'émirs.

**Mots-clés :** Famille – Syrie – Damas – Baalbek – hanbalites – hadiths – maîtres – élèves – transmission du savoir – femmes – mariages

◆ ABSTRACT

The history of the Yūnīnī—a Hanbali family from the region of Baalbek—is rather well documented in the Arabic sources of the fourteenth and fifteenth centuries and is well worth studying from the viewpoint of family history. It is representative of the links between teachers and students, which were often compared to relations between fathers and sons. It is also indicative of the transmission of knowledge within families of scholars including women. Finally,

* Anne-Marie Eddé, Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, anne-marie.edde@univ-paris1.fr



AnIsl 47 (2014), p. 115-132 Anne-Marie Eddé
Stratégies familiales et transmission du savoir. Les Yūnīnī dans le Bilād al-Šām de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

it tells us something of the matrimonial strategies which sometimes favored the marriage between first cousins and sometimes sought to strengthen alliances with other important families of scholars or even with families of emirs.

**Keywords:** Family – Syria – Damascus – Baalbek – Hanbalis – hadiths – teachers – students – transmission of knowledge – women – marriages

* * *

Les Yūnīnī tirent leur nom d'un village appelé Yūnīn, situé à 12 km au nord de Baalbek, sur le flanc ouest de l'anti-Liban [1]. Baalbek fut, avec Damas, un prestigieux centre d'enseignement du hanbalisme entre le XII^e^ et le XV^e^ siècles et Yūnīn était un lieu connu pour abriter des ascètes vénérés [2]. La famille des Yūnīnī, qui comptait de nombreux savants, doit surtout sa renommée à Quṭb al-Dīn Mūsā (m. 726/1326), historien et auteur d'une célèbre chronique intitulée *Ḏayl Mir'āt al-zamān* qui est une continuation de l'ouvrage de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī (m. 654/1256) [3]. Son récit couvre une période allant du milieu du VII^e^/XIII^e^ au début du VIII^e^/XIV^e^ siècle (654/1256 à 711/1311-1312). Il est organisé chronologiquement et les événements de chaque année sont suivis des obituaires correspondants. La vie et l'œuvre de cet historien ont été déjà bien étudiées [4], mais la famille dans son ensemble n'a jusqu'ici fait l'objet que de quelques mentions éparses [5]. Il serait, d'ailleurs, plus juste de parler de deux familles al-Yūnīnī, étroitement liées entre elles, celle de l'historien d'une part, celle du cheikh ʿAbd Allāh (m. 617/1221), un ascète bien connu de la fin du VI^e^/XII^e^ et du début du VII^e^/XIII^e^ siècle, d'autre part (fig. 1 et 2).

Le cas des Yūnīnī est représentatif à la fois de la transmission du savoir au sein des grandes familles syriennes, du poids des traditions familiales et de l'importance des stratégies matrimoniales. Il illustre aussi la vitalité du hanbalisme ainsi que de la vie ascétique et mystique dans la région de Baalbek et vaut d'autant plus d'être étudié que cette famille est connue sur au moins sept générations, du VI^e^/XII^e^ siècle jusqu'au milieu du IX^e^/XV^e^ siècle. Les informations que nous possédons sur elle sont en majeure partie extraites de la chronique d'al-Yūnīnī lui-même. Sont très utiles également l'histoire de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī (m. 654/1256) qui vécut une grande partie de sa vie à Damas où il fréquenta les princes ayyoubides et fut

1. Ce village libanais, aujourd'hui peuplé d'environ 20 000 habitants, fait partie des sites retenus par le programme européen EUROMED héritage (MEDA-Corpus, architecture traditionnelle méditerranéenne). Cf. http://www.meda-corpus.net/arb/fitxes/FrSITES/FRN/lb_s13.pdf.
2. Cf. Laoust, « Le Hanbalisme », p. 48-49. Sur l'un de ces ascètes du VI^e^/XII^e^ siècle, qui faisait des miracles dans la région de Yūnīn, voir Ibn al-ʿAdīm, *Buġya* X, p. 4411-4419.
3. Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, *Mir'āt al-zamān* VIII.
4. Cf. Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography* I, p. 1-96.
5. Cf. Sublet, « al-Yūnīnī » ; Pouzet, *Damas au VII^e^/XIII^e^ siècle* (index, Yūnīnī).


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

un temps disciple du cheikh ʿAbd Allāh[6] ; les ouvrages d'al-Ḏahabī (m. 748/1348) qui fut l'élève de l'historien al-Yūnīnī, ainsi que les livres des auteurs qui, tel Ibn Raǧab (m. 795/1392), s'en inspirèrent[7] ; l'œuvre d'al-Ṣafadī (m. 764/1362) qui occupa des fonctions administratives importantes à Damas et au Caire[8] ; sans oublier les ouvrages de deux auteurs égyptiens, Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī (m. 852/1449), juriste et grand spécialiste du hadith, en particulier d'al-Buḫārī – ce qui explique en partie son intérêt pour les Yūnīnī – et son élève le biographe al-Saḫāwī (m. 902/1497), lui aussi historien et spécialiste des hadiths[9].

À partir de l'exemple des Yūnīnī, nous étudierons ici la famille dans les milieux savants, en examinant successivement l'importance de la famille spirituelle et de la filiation savante, la transmission de père en fils ou la construction d'une tradition familiale, ainsi que les stratégies et les alliances matrimoniales.

## Famille spirituelle et filiation savante

Les relations de maître à élève reproduisaient souvent le modèle familial, d'où les rapports personnels et souvent intimes, comparables à ceux d'un père et d'un fils, qui les unissaient. La parenté par le savoir était comparée par certains à la parenté par le sang : « Si quelqu'un ignore le savoir, c'est comme s'il ignorait son père. Le savoir pour celui qui le cherche est comparable à un père, en mieux », déclarait ʿUṯmān Ibn al-Ṣalāḥ al-Šahrazūrī, l'un des grands muftis shafiites de Syrie, mort à Damas en 643/1245[10].

L'idée que le savoir pouvait tenir lieu de famille est également perceptible dans l'attitude de certains religieux à l'égard de la « vraie » famille. Parmi les conseils donnés aux étudiants par le grand cadi shafiite d'Égypte, Badr al-Dīn Ibn Ǧamāʿa (m. 733/1333), il y avait celui-ci[11] : « L'étudiant se doit d'être autant que possible célibataire afin que ses devoirs d'époux et sa quête de moyens de vivre ne l'éloignent pas de ses études. » Une déclaration qui n'est pas sans rappeler l'opinion d'un juriste irakien antérieur de quelques siècles, Sufyān al-Ṯawrī (m. 161/778), selon lequel « celui qui se marie navigue en pleine mer et s'il engendre un enfant, il fait naufrage ».

La « famille » composée du maître et de ses étudiants pouvait donc, d'une certaine façon, remplacer les liens du sang. Dans la pratique, toutefois, les savants (et même les ascètes les plus rigoureux comme le cheikh ʿAbd Allāh) se marièrent et engendrèrent des enfants. Le père de l'historien, Muḥammad Taqī al-Dīn al-Yūnīnī (m. 658/1260), pour ne citer que lui, eut ainsi successivement six femmes et de nombreux enfants.

**6.** Cf. Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, *Mir'āt al-zamān* II, p. 612-617.
**7.** Al-Ḏahabī, *Ta'rīḫ*, sections 61 (ans 601-610), 62 (ans 611-620), 63 (ans 621-630), 64 (ans 631-640) et *id.*, *al-ʿIbar fī ḫabar man ʿabar*.
**8.** Al-Ṣafadī, *Wāfī* II ; XV ; XXI.
**9.** Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *Inbā' al-ġumr bi-anbā' al-ʿumr* ; al-Saḫāwī, *al-Ḍaw' al-lāmiʿ li-ahl al-qarn al-tāsiʿ*.
**10.** Cf. Chamberlain, *Knowledge and Social Practice*, p. 108-110. Al-Ṣafadī, *Wāfī* XXI, p. 342, fait dire aussi à un poète du VIe/XIIe siècle, Ibn Buṣāqa, que « la parenté du savoir est supérieure à la parenté du sang ».
**11.** Cf. Ibn Ǧamāʿa, *Taḏkira*, p. 114.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les relations qu'entretint ce dernier avec le cheikh ʿAbd Allāh (m. 617/1221) sont caractéristiques des liens de maître à élève construits sur le modèle familial. Le cheikh ʿAbd Allāh [12], surnommé le « Lion de Syrie », ascète et soufi hanbalite, était un personnage hors du commun. Vénéré par les populations et longuement décrit par les sources, on lui prêtait des grâces mystiques (*karāmāt*) qui le rapprochaient d'un modèle de sainteté. Toutes les vertus habituellement prêtées aux « saints » en islam lui furent attribuées : don d'ubiquité, maîtrise des animaux sauvages, pouvoir de convertir les gens à l'islam, prédiction de l'avenir. Vêtu très modestement et connu pour son zèle au jihad, il se nourrissait de presque rien, se montrait incorruptible et n'hésitait pas à admonester les puissants qui venaient solliciter ses prières [13].

Le cheikh vivait à Baalbek mais se retirait parfois au mont Liban où il côtoyait les ascètes chrétiens. En hiver, il s'installait dans un petit oratoire situé près des sources chaudes des environs du village de Dūma, au nord-est de Damas, où les gens venaient lui rendre visite. À Damas, il avait pour habitude de résider au pied du mont Qāsyūn dans le quartier hanbalite d'al-Ṣāliḥiyya où vivait aussi la grande famille des Maqdīsī (Banū Qudāma en particulier).

Le « Lion de Syrie » mourut à plus de 80 ans et fut enterré en 617/1221 à l'endroit qu'il avait lui-même choisi, au flanc de la colline dominant les ruines de Baalbek, sous l'amandier où il avait coutume de venir prier. Al-Amǧad, le prince ayyoubide de Baalbek, voulut lui faire construire un mausolée, mais fut contraint d'abandonner ce projet après qu'on lui eut dit qu'il était contraire à la *sunna*. ʿAbd Allāh al-Yūnīnī n'en devint pas moins le « saint » de la région. Les ascètes aimaient se faire enterrer à ses côtés et son tombeau se transforma rapidement en lieu de pèlerinage où l'on venait implorer, en particulier, sa protection contre les dangers extérieurs [14].

Taqī al-Dīn Muḥammad (le père de l'historien), *faqīh* et traditionniste, fut l'un de ses fidèles élèves avant de devenir son disciple [15]. Le cheikh lui porta suffisamment d'intérêt et d'affection pour lui accorder la main de sa belle-fille (une fille que sa femme avait eue d'un premier mariage), faisant ainsi de son élève son gendre. D'après l'historien Ibn al-ʿAdīm (m. 660/1262), ce serait Muḥammad qui demanda la belle-fille de son maître en mariage. Sa démarche se heurta aux

**12.** Cf. Sibt Ibn al-Ǧawzī, *Mir'āt al-zamān* II, p. 612-617, repris en grande partie par al-Ḏahabī, *Ta'rīḫ*, section 62, p. 304-312 (avec les passages perdus de la biographie qu'Ibn al-ʿAdīm avait consacrée au cheikh ʿAbd Allāh dans sa *Buġya*) ; Abū Šāma, *Tarāǧim*, p. 126-127 ; Ibn Kaṯīr, *Bidāya* IX, p. 24 ; Pouzet, *Damas au VII^e/XIII^e siècle*, p. 240-241.

**13.** Sibṭ Ibn al-Ǧawzī a interrogé son serviteur ʿAbd al-Ṣamad qui lui a raconté comment – tel Don Quichotte accompagné de Sancho – le cheikh avait aperçu au loin, alors qu'il traversait un territoire sous contrôle franc, un nuage blanc qu'il avait pris pour un détachement d'Hospitaliers. Il s'était alors élancé, armé de son épée, en criant « Allāhu Akbar » sous les yeux effarés de son serviteur, avant de s'apercevoir qu'il avait affaire à un troupeau d'onagres.

**14.** La menace mongole en particulier. Cf. al-Yunīnī, *Ḏayl* IV, p. 93. Voir *infra* les nombreux membres et proches de la famille des Yūnīnī qui se firent enterrer près de la tombe du cheikh ʿAbd Allāh : Ṣadr al-Dīn Aḥmad (m. 658/1260), Muḥammad Taqī al-Dīn (m. 658/1260), Yaʿqūb Ibn Sanī al-Dawla (m. 665/1267), Nūr al-Dawla ʿAlī (m. 670/1272), Ḫadīǧa bt Muḥammad (m. 680/1281).

**15.** Sur Taqī al-Dīn Muḥammad, voir la longue nécrologie que lui consacre son fils Quṭb al-Dīn Mūsā al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 38-72.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

réticences de la mère de la jeune fille qui objecta que ce jeune homme était désargenté (*faqīr*)[16] et dépourvu de tout bien. Et d'ajouter : « Or je souhaite que ma fille soit heureuse ». Le cheikh lui répondit qu'elle pouvait sans crainte la donner en mariage à Muḥammad car « il la voyait » installée dans l'*īwān* d'une très belle maison avec un bassin rempli d'eau, tandis que les princes viendraient se mettre au service de son mari. La mère se laissa convaincre et Muḥammad épousa donc en premières noces la belle-fille de son maître[17]. On notera, au passage, que le critère invoqué ici pour donner une fille en mariage était davantage le bien-être matériel que la piété ou la richesse intellectuelle, ce qui indique que même dans les milieux religieux on ne perdait pas tout à fait le sens des réalités.

Dans une autre anecdote, Ibn al-ʿAdīm raconte qu'après la mort de sa première épouse (belle-fille du cheikh), Muḥammad fut l'objet des convoitises d'une autre femme qui désirait à tout prix l'épouser. Celle-ci alla jusqu'à demander à la femme du cheikh ʿAbd Allāh d'intercéder en sa faveur. Muḥammad s'en plaignit au cheikh qui lui fit cette réponse : « Patiente encore deux ou trois jours et tu ne la verras plus. » Quelque temps plus tard, la jeune femme épousa, en effet, son cousin, un grand émir venu d'Égypte, et Muḥammad n'entendit plus parler d'elle. Cette anecdote fut authentifiée dans l'une des copies de la *Buġya* d'Ibn al-ʿAdīm par la signature du petit-fils de Muḥammad, qui écrivit en marge : « Ceci est vrai, Muḥammad b. Abī l-Ḥusayn l'atteste. »[18] L'intervention du cheikh dans les affaires matrimoniales de Muḥammad confirme, en tout cas, la nature des rapports « père-fils » qui s'étaient instaurés entre les deux hommes et témoigne, on ne peut plus clairement, de la confiance et de l'affection qui les unissaient.

Muḥammad eut à son tour de nombreux élèves. Autour de lui se constitua à Baalbek une école de traditionnistes et de jurisconsultes hanbalites qui entretint des liens forts avec Damas[19]. Il connut l'invasion mongole de la Syrie et mourut le 19 ramaḍān 658/28 août 1260, quelques jours seulement avant la bataille de ʿAyn Ǧālūt (25 ramaḍān/3 septembre 1260) qui redonna des couleurs à l'Islam. Il fut enterré aux côtés de son ancien maître, à l'extérieur de la cité de Baalbek.

Les liens très forts qui unissaient Muḥammad et le cheikh ʿAbd Allāh n'empêchèrent pas ce dernier d'avoir sa propre descendance (cf. fig. 2) : son fils, également prénommé Muḥammad (m. 651/1253), devint, comme lui, un ascète vénéré[20]. À la mort du cheikh ʿAbd Allāh, sa succession à la *mašyaḫa* des hanbalites de Baalbek provoqua quelques divergences parmi ses proches. Certains soutenaient le *faqīh* Taqī al-Dīn Muḥammad, d'autres le cheikh Tawba (un autre de ses élèves), ou encore ʿAbd Allāh b. ʿAbd al-ʿAzīz, un novice soufi (*murīd*). Selon certaines sources[21], le cheikh ʿAbd Allāh apparut alors en songe au *faqīh* Muḥammad et lui

16. Un terme qui peut signifier aussi bien une personne démunie qu'un ascète.
17. Ibn al-ʿAdīm cité par al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ*, section 62, p. 311 ; cf. aussi al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 44.
18. Cf. al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ*, section 62, p. 312.
19. Ce fut le cas par exemple de Muḥammad b. Dāʾūd al-Baʿlī ou al-Baʿlabakkī (m. 679/1281), ʿAbd al-Raḥmān b. Yūsuf al-Baʿlī (m. 688/1289), Muḥammad b. ʿAbd al-Walī (m. 701/1302), Muḥammad b. Abī al-Fatḥ al-Baʿlī (m. 709/1309), etc. Cf. Laoust, « Le hanbalisme », p. 49-50.
20. Cf. al-Ḏahabī, *ʿIbar* V, p. 210 et *Taʾrīḫ*, éd. Tadmurī, p. 107-108.
21. Cf. al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ*, éd. Tadmurī, p. 108.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dit : « Toi et Tawba vous êtes mes disciples, ʿAbd al-ʿAzīz est mon novice, mais Muḥammad est mon fils et ce n'est plus un enfant. » Il fut donc décidé de reconnaître Muḥammad comme successeur de son père. Les liens du sang se révélèrent ici plus forts que les liens du savoir. Mais il semble qu'après sa mort en 651/1253, la fonction de chef des hanbalites passa dans la famille de Taqī al-Dīn Muḥammad puisque les deux fils de ce dernier, Šaraf al-Dīn ʿAlī et l'historien Quṭb al-Dīn Mūsā, l'exercèrent [22].

Bien d'autres exemples de cette filiation spirituelle entre maîtres et élèves pourraient être évoqués dans l'histoire de la Syrie à cette époque. On se contentera de rappeler celui du cadi Ibn Šaddād (m. 632/1234), biographe et conseiller de Saladin, qui s'installa à Alep après la mort du sultan. Il eut pour élève un membre de la grande famille alépine des Banū ʿAlwān al-Asadī, Zayn al-Dīn ʿAbd Allāh (m. 635/1238). Celui-ci fut ensuite son disciple et son répétiteur avant de devenir son fils adoptif, Ibn Šaddād n'ayant pas eu d'enfant [23]. En signe de reconnaissance, Zayn al-Dīn donna le nom et le *laqab* d'Ibn Šaddād (Bahāʾ al-Dīn Yūsuf) à l'un de ses fils. Les deux hommes étaient aussi beaux-frères, Ibn Šaddād ayant épousé successivement les deux sœurs de Zayn al-Dīn. Ce dernier recueillit, enfin, l'héritage intellectuel de son maître et père adoptif, puisqu'il lui succéda comme grand cadi d'Alep [24].

La notion de filiation savante se manifestait, en outre, dans le désir qu'avaient les traditionnistes de s'inscrire dans une généalogie du savoir, c'est-à-dire dans les chaînes de transmission du hadith. Une généalogie du savoir qu'ils considéraient comme aussi importante que la généalogie familiale [25]. Ainsi Taqī al-Dīn Muḥammad al-Yūnīnī et ses fils jouèrent un rôle important dans la transmission du *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī (194-256/810-870), du *Musnad* d'Ibn Ḥanbal (m. 241/855) et du *Ğamʿ bayn al-Ṣaḥīḥayn* d'al-Ḥumaydī (m. 488/1095) [26], comme l'a déjà souligné

22. Cf. Ibn Ḥağar, *Durar* III, p. 171 ; V, p. 153. Dans la descendance du cheikh ʿAbd Allāh, on connaît encore son petit-fils prénommé ʿAbd Allāh comme lui, mort en 680/1281. Il est lui aussi décrit comme un homme très dévot, généreux et courageux (même si on ne lui attribue pas de *karāmāt*). Il participa à la grande bataille entre musulmans et Mongols à Homs en 680/1281 et y mourut en martyr après s'être vaillamment battu (al-Yūnīnī, *Ḏayl* IV, p. 111, 112).

23. L'expression employée par les sources pour dire qu'Ibn Šaddād adopta Zayn al-Dīn est : « *ittaḫaḏahu waladan* » (il le prit pour fils). Cf. al-Ğazarī, *Taʾrīḫ*, 66r° et al-Subkī, *Ṭabaqāt* VIII, p. 155-156. On sait que l'adoption (*al-tabannī*), pratiquée en Arabie pré-islamique, fut interdite par le Coran et la loi musulmane. Cf. Chaumont, « Tabann[in] » et Powers, « Adoption ». Malgré son interdiction théorique, elle restait donc parfois pratiquée, même s'il est difficile, dans le cas présent, d'établir les conséquences légales d'une telle adoption. Cf. aussi al-Azhary Sonbol, « Adoption in Islamic Society » ; Landau-Tasseron, « Adoption, Acknowledgement of Paternity and False Genealogical Claims ».

24. Cf. Eddé, *Principauté ayyoubide d'Alep*, p. 352-353, 380-381, 641. On peut citer aussi l'exemple de Faḫr al-Dīn ʿAbd al-Raḥmān Ibn ʿAsākir (m. 620/1223) neveu de l'historien bien connu et cheikh des shafiites de Damas. Il fut l'élève de Quṭb al-Dīn al-Naysābūrī (m. 578/1183), considéré comme le deuxième fondateur du *maḏhab* shafiite à Damas, dont il épousa la fille. Al-Naysābūrī, nous dit-on, le considérait « comme son fils ». Faḫr al-Dīn donna lui aussi à son propre fils le nom de son maître et beau-père, Quṭb al-Dīn Masʿūd. Cf. Abū Šāma, *Tarāğim*, p. 136 ; Pouzet, *Damas au VII[e]/XIII[e] siècle*, p. 25, 27.

25. Cf. Chamberlain, *Knowledge and Social Practice*, p. 110.

26. Savant andalou, élève d'Ibn Ḥazm, qui émigra en Orient et mourut à Bagdad. Cf. Huici-Miranda, « al-Ḥumaydī ».


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Louis Pouzet [27]. Le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī fut, on le sait, placé dès le IVe/Xe siècle avec le *Ṣaḥīḥ* de Muslim (m. 261/875), en tête des six recueils reconnus de hadiths par les sunnites. Le frère aîné de l'historien, Šaraf al-Dīn ʿAlī al-Yūnīnī, ne se contenta pas, comme son père avant lui, de s'inscrire dans la chaîne de ses transmetteurs. Avec l'aide de son maître en sciences grammaticales, Ibn Mālik (600-672/1203-1274), de vingt ans son aîné, un Andalou malékite converti au shafiisme, il établit la version du texte du *Ṣaḥīḥ* encore utilisée de nos jours [28].

## De père en fils : la construction d'une tradition familiale

La famille biologique joua un rôle tout aussi important que la famille spirituelle dans la transmission du savoir en Syrie à cette époque. Au sein d'une même famille, les connaissances se transmettaient d'une génération à l'autre ou à l'intérieur d'une même génération et concernaient en priorité les garçons mais pas seulement. De nombreux cas de femmes savantes sont aussi répertoriés.

Dans la famille de l'historien al-Yūnīnī, c'est le *faqīh* Muḥammad Taqī al-Dīn qui inaugura la génération de savants. Né à Baalbek d'un père marbrier [29], il se forma et s'initia au soufisme à Baalbek puis à Damas. Il fut notamment l'un des premiers, en Syrie, à adhérer à la confrérie des Qādiriyya par l'intermédiaire du cheikh ʿAbd Allāh al-Baṭā'iḥī [30]. L'absence de tradition savante au sein de sa propre famille fut sans doute l'une des raisons pour lesquelles il se choisit une famille de substitution en s'attachant au cheikh ʿAbd Allāh al-Yūnīnī qui – nous l'avons vu – non seulement le forma mais lui servit aussi de second père.

Lui-même enseigna les hadiths à ses enfants. À ses fils tout d'abord : ʿAlī, traditionniste et *faqīh*, Mūsā, traditionniste et historien, et Abū al-Ḫayr qui nous est moins bien connu. Leurs centres d'intérêt reflètent bien les liens très forts qui unissaient *fiqh* et hadiths, hadiths et histoire. Ḫadīğa, sœur utérine de ʿAlī, qui nous est décrite comme une femme dévote et charitable, profita elle aussi de l'enseignement de son père. Décédée en 680/1281 à Baalbek, elle fut enterrée à côté de son père, dans la *turba* du cheikh ʿAbd Allāh, signe du respect qu'on lui portait. Son cas, pour original qu'il fût, n'était pas unique – loin s'en faut. On sait, en effet, que les femmes jouèrent un grand rôle dans la transmission du hadith même si cette science était souvent appelée *ʿilm al-riğāl* (« science des hommes »). Une importance qui s'expliquait par le fait que de nombreuses traditions, surtout celles qui ont trait à la vie privée du Prophète, ont pour source l'autorité de ʿĀ'iša, son épouse préférée [31]. Bien d'autres femmes également, appelées « compagnons » (*ṣaḥābiyyāt*) du Prophète, parce qu'elles l'avaient approché de près ou de loin, ont transmis des traditions. Nombreuses dans la première génération de transmetteurs, elles le furent moins dans les générations suivantes, mais revinrent sur le devant

27. Cf. Pouzet, *Damas au VIIe/XIIIe siècle*, p. 431, 434, 436.
28. Cf. Pouzet, « Deux grammairiens à Damas », p. 779-780.
29. Cf. al-Ṣafadī, *al-Wāfī* II, p. 121.
30. Cf. Pouzet, *Damas au VIIe/XIIIe siècle*, p. 226-227.
31. Cf. Scarcia Amoretti, « ʿIlm al-Riḏjāl » ; Berkey, « Women and Islamic Education » ; Roded, *Women in Islamic Biographical Collections* ; Schimmel, *L'islam au féminin*, p. 10.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la scène à partir du VI^e/XII^e siècle. En Syrie, aux VI^e/XII^e et VII^e/XIII^e siècles, on en connaît un certain nombre qui s'illustrèrent dans l'enseignement des hadiths ou dans la construction de monuments religieux. La plupart étaient formées au sein de leur famille mais suivaient aussi l'enseignement de maîtres prestigieux qu'elles contribuaient ensuite à diffuser [32].

Taqī al-Dīn Muḥammad et ses fils acquirent une solide réputation de traditionnistes. Muḥammad connaissait par cœur le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī, celui de Muslim et la plus grande partie du *Musnad* d'Aḥmad b. Ḥanbal [33]. Sa mémoire phénoménale lui permit d'apprendre le *Ṣaḥīḥ* de Muslim en quatre mois seulement. Les princes venaient le voir et attendaient sur le seuil de sa porte qu'il les autorise à entrer. Il se montrait capable de réciter des hadiths de mémoire sur n'importe quel sujet et était profondément respecté par les souverains ayyoubides, notamment par le sultan d'Égypte al-Kāmil (615-635/1218-1238) et surtout par son fils al-Ašraf, prince de Damas de 626/1229 à 635/1238. Ce dernier voulut honorer Muḥammad en lui offrant la possession du village de Yūnīn, une proposition que le cheikh rejeta catégoriquement comme il refusa tous les cadeaux précieux que voulurent lui donner ses visiteurs. Lorsqu'en 625/1228, al-Ašraf acquit la sandale du Prophète (conservée jusque là dans une grande famille de Damas, les Banū Abī l-Ḥadīd) [34], la mère de Muḥammad demanda à son fils d'aller, de sa part, se recueillir sur cette relique. Al-Ašraf l'ayant appris, envoya aussitôt la précieuse relique à Baalbek afin qu'elle puisse la contempler de ses propres yeux [35]. L'historien Quṭb al-Dīn Mūsā ne tarit pas d'éloge sur son père auquel il attribue de nombreuses grâces mystiques (*karāmāt*). Il vante notamment sa grande générosité à l'égard des membres de sa famille qu'il n'hésitait pas à prendre en charge lorsqu'ils étaient dans le besoin [36].

ʿAlī et Mūsā suivirent les traces de leur père et, pour perpétuer sa mémoire, donnèrent tous deux le nom et le titre de Muḥammad Taqī al-Dīn à leur fils. De leur père, ils reçurent aussi le froc initiatique (*ḫirqa*) de la confrérie soufie al-Qādiriyya [37]. L'aîné, ʿAlī Abū al-Ḥusayn Šaraf al-Dīn (m. 701/1302), était le demi-frère de l'historien [38]. Traditionniste, grammairien, *faqīh* et *muftī*, respecté de tous ses contemporains, il joua un grand rôle dans la transmission du hadith au sein et à l'extérieur de sa famille [39]. Il enseignait à Baalbek et à Damas et fut l'auteur de nombreux ouvrages. Les historiens al-Ḏahabī et al-Birzālī furent notamment ses élèves.

32. Cf. Humphreys, « Women as Patrons of Religious Architecture » ; Eddé, « Sitt al-Kataba », p. 7-11.
33. Il avait aussi appris la grammaire et la langue arabe avec Tāǧ al-Dīn al-Kindī, et avait une très belle calligraphie.
34. Cf. Mouton, « De quelques reliques conservées à Damas ».
35. Cf. al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 45-46.
36. *Ibid.*, p. 52.
37. *Ibid.*, p. 41 ; Pouzet, *Damas au VII^e/XIII^e siècle*, p. 227.
38. Cf. Ibn Kaṯīr, *Bidāya* VIII, p. 8 ; Ibn Raǧab, *Ḏayl* II, p. 345-347.
39. Outre son père, il eut de très nombreux maîtres en Syrie (Baalbek, Damas) et en Égypte où il se rendit à cinq reprises. Parmi eux, au moins une femme : Zaynab Umm Muḥammad al-Ḥāǧǧa fille de ʿUmar Ibn Kindī b. Saʿīd b. ʿAlī. D'origine damascène, mariée au *muʿtamid* de la citadelle de Baalbek, cette *muḥaddiṯa* résidait à Baalbek où elle fit construire un *ribāṭ* (Pouzet, *Damas au VII^e/XIII^e siècle*, p. 400 ; Ṣafadī, *Wāfī* XV, p. 66). Elle enseigna aux enfants de ʿAlī et à ses proches et eut aussi pour élève l'historien al-Ḏahabī.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

À la mort de son père, en 658/1260, ʿAlī prit en charge la formation de son demi-frère Mūsā qui n'avait alors que 17 ans, soit 20 ans de moins que lui. Il l'emmena, entre autres, en Égypte où il lui fit rencontrer de nombreux savants. ʿAlī devait mourir à 80 ans, de manière tragique. Roué de coups par un déséquilibré qui le blessa également à la tête avec un couteau, alors qu'il se trouvait dans la bibliothèque de la mosquée des hanbalites à Baalbek, il mourut quelques jours plus tard des suites de ses blessures. Il fut enterré dans le principal cimetière de Baalbek, celui de Bāb Saṭḥā, situé à l'extérieur de la ville, près de la Porte de Damas.

Son frère Quṭb al-Dīn Mūsā (m. 726/1326) lui succéda au poste de cheikh des hanbalites à Baalbek[40]. Formé, entre autres, par son père et son frère, il fut comme eux un éminent traditionniste. Mais alors qu'eux s'étaient dévoués exclusivement aux hadiths et au *fiqh*, Mūsā consacra à partir des années 1280 une grande partie de son temps à la rédaction de son œuvre historique : d'une part un abrégé en quatre volumes du *Mirʾāt al-zamān* de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī et d'autre part une continuation de cet ouvrage, intitulée *Ḏayl Mirʾāt al-zamān*, pour les années 654-711/1256-1312. Cette activité d'historien ne l'empêcha pas d'être considéré par ses contemporains, vers la fin de sa vie, comme un ascète pieux et vertueux, se consacrant à la lecture du Coran et inspirant le respect. Lorsqu'il mourut, il fut enterré dans le cimetière de Bāb Saṭḥā où reposaient déjà sa mère et son demi-frère ʿAlī.

La génération suivante hérita de cette tradition d'enseignement du hadith, en particulier dans la descendance de Šaraf al-Dīn ʿAlī[41]. Ce dernier accorda la plus grande attention à la formation de ses enfants, garçons et filles. L'aînée des filles, Amat al-ʿAzīz, fut même surnommée « al-Šayḫa »[42]. Née en 658/1260, quelques mois avant la mort de son grand-père, et morte à Baalbek en 745/1344 à 84 ans, elle suivit les cours de très nombreux professeurs, accomplit deux fois le pèlerinage, et rapporta elle-même de nombreux hadiths. Au nombre de ses élèves figurait al-Birzālī qui lui consacra une notice dans la recension de ses professeurs (*mašyaḫa*). Ses deux frères Muḥammad Abū ʿAbd Allāh (m.737/1336 ) et ʿAbd al-Qāḍir Muḥyī al-Dīn (m. 747/1346) furent aussi de distingués traditionnistes et des figures du hanbalisme syrien[43].

Le fils de ʿAbd al-Qādir nommé Muḥammad Abū al-Ḥasan al-Yūnīnī (m. 777/1376)[44] après avoir suivi l'enseignement des hadiths de son père, de son grand-oncle l'historien Mūsā et de sa tante, Amat al-ʿAzīz, devint imam de la mosquée des hanbalites à Baalbek. Il fit construire à côté de cette mosquée une madrasa hanbalite où il enseigna le *fiqh* avant de se retirer du monde vers la fin de sa vie. Plusieurs de ses petits-fils se distinguèrent également à Baalbek :

40. Sur lui, voir l'étude complète de Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography* I, p. 6-21.

41. L'historien eut un fils, Muḥammad (m. 765/1364), qui se forma avec ses cousins et cousines. Cf. Ibn Ḥaǧar, *Durar* V, p. 38, et Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography* I, p. 15-16.

42. Cf. Ibn Ḥaǧar, *Durar* I, p. 441 ; Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *Wafayāt* I, p. 485-482.

43. Al-Ḏahabī a connu Muḥammad et le cite à propos des biographies de certains savants (sous le nom de Abū ʿAbd Allāh Muḥammad al-Yūnīnī pour ne pas le confondre avec son grand-père). Il fut enterré à Damas, au pied du Qāsyūn. Cf. Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *Durar* IV, p. 200 ; Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *Wafayāt* I, p. 140-142. Sur ʿAbd al-Qādir (à qui al-Ḏahabī aurait consacré un volume), cf. Ibn Ḥaǧar, *Durar* III, p. 4 ; Vajda, « La *mašyaḫa* de ʿAbd al-Qādir al-Yūnīnī », p. 223-246.

44. Cf. Ibn Haǧar al-ʿAsqalānī, *Inbāʾ* I, p. 186 et *Durar* IV, p. 139.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ʿAbd al-Ġanī b. al-Ḥasan (m. vers 843/1439-1440), professeur dans plusieurs madrasas et considéré comme l'un des principaux chefs religieux de la ville d'après al-Saḫāwī qui suivit son enseignement[45] ; Muḥammad b. Muḥammad (m. 853/1449) et son fils ʿAbd al-Qādir (m. 864/1460) qui furent tous deux cadis hanbalites de Baalbek (fig. 1)[46]. Cette branche de la famille des Yūnīnī, en occupant des fonctions officielles ou quasi-officielles (professeur de madrasa, cadi), semble avoir été, davantage que d'autres, intégrée dans les institutions sunnites de la ville.

Construire une tradition familiale, c'était aussi parfois se réclamer d'une ascendance prestigieuse. Nous avons vu que l'ancêtre de la famille était un artisan marbrier de Baalbek. Pourtant l'historien al-Yūnīnī entendit un jour son demi-frère ʿAlī raconter que leur père Muḥammad lui avait confié avant de mourir que leur famille descendait de Ǧaʿfar al-Ṣādiq b. Muḥammad (m. 148/765) (par son fils Isḥāq), dernier imam reconnu à la fois par les duodécimains et par les septimains[47]. Leur père ne s'en était jamais vanté, d'après ʿAlī, mais avait tenu à le révéler à son fils afin de l'inciter à ne jamais accepter de quiconque la moindre aumône volontaire (*ṣadaqa*)[48]. Prudent, l'historien al-Yūnīnī à qui nous devons de connaître cette histoire, conclut avec la formule convenue « Dieu seul sait [la vérité] », tout en laissant entendre que son frère ʿAlī se réclamait de cette ascendance. Pour nous, il importe moins de savoir si l'invention de cette généalogie fut l'œuvre de Muḥammad ou de ʿAlī que de relever leur volonté de rattachement à cette prestigieuse ascendance. Ǧaʿfar al-Ṣādiq, qui descendait non seulement par son père de ʿAlī, cousin et gendre du Prophète, mais aussi par sa mère du premier calife Abū Bakr, était considéré comme une autorité en matière de hadiths par les sunnites comme par les chiites. Il était, en outre, connu pour avoir fortement encouragé le don de l'aumône aux pauvres. Vérifiée ou non, cette prétention familiale eut quelques échos, puisque des historiens aussi éminents qu'Ibn Kaṯīr (m. 774/1373) et al-Saḫāwī (m. 902/1497) accordent aux Yūnīnī le titre de *baqiyyat al-salaf* (descendants du Prophète) ou d'*al-Ḥusaynī*[49]. Notons aussi que dans la famille des Yūnīnī les noms de Muḥammad, ʿAbd Allāh, Mūsā, ʿAlī et Ḥasan, réapparaissent souvent et évoquent la famille de Ǧaʿfar al-Ṣādiq dont les fils étaient appelés ʿAbd Allāh et Mūsā. Il n'était pas rare, en effet, qu'au sein d'une famille l'attribution des noms (*ism*) donnât des indices sur ses sympathies religieuses ou dynastiques.

Dans le cas présent, cette revendication généalogique, qui peut surprendre au premier abord de la part d'une famille réputée pour son attachement au hanbalisme, avait sans aucun doute

45. Cf. al-Saḫāwī, *al-Ḍaw'* IV, p. 248.

46. Cf. *ibid.*, p. 295.

47. Avec la filiation suivante : Muḥammad b. Aḥmad b. ʿAbd Allāh b. ʿĪsā b. Aḥmad b. ʿAlī b. Muḥammad b. Muḥammad b. Aḥmad b. Muḥammad b. Ḥusayn b. Isḥāq b. Ǧaʿfar al-Ṣādiq. Cf. al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 56-57.

48. Il s'agit ici de l'aumône volontaire, à distinguer de l'aumône obligatoire désignée le plus souvent sous le nom de *zakāt*. Les soufis ont eu des attitudes différentes face à la *ṣadaqa* : certains, comme ici Muḥammad, la refusaient catégoriquement pour éviter de faire concurrence aux pauvres, considérant qu'ils étaient eux-mêmes spirituellement riches. D'autres pensaient au contraire qu'en acceptant la *ṣadaqa*, ils conféraient un bienfait au donateur. Cf. Weir, « Ṣadaḳa ».

49. Cf. Ibn Kaṯīr, *Bidāya* XIV, p. 126 ; al-Saḫāwī, *Ḍaw'* IX, p. 228.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pour objectif de souligner l'autorité des Yūnīnī dans le domaine des hadiths, de l'ascétisme et du respect des préceptes religieux. Un domaine dans lequel les divisions entre sunnites et chiites étaient reléguées au second plan. Le père de l'historien al-Yūnīnī ne semble pas avoir accordé beaucoup plus d'importance aux divisions entre les quatre écoles juridiques du sunnisme, comme en témoigne cette réponse qu'il fit un jour à son fils : « Cette mosquée dans laquelle nous sommes a quatre portes. Quelle que soit la porte qu'une personne empruntera, elle entrera dans la mosquée. Il en va de même pour les imams, chacun étant dans la vérité. » [50]

## Stratégies et alliances matrimoniales

Les informations que nous donnent les sources montrent qu'il existait au sein de la famille des Yūnīnī différentes stratégies matrimoniales qui tantôt privilégiaient le modèle du mariage entre cousins germains et tantôt visaient à resserrer des alliances avec d'autres grandes familles d'oulémas, voire avec des familles d'émirs.

Les Yūnīnī ne dérogèrent pas à la coutume des mariages entre cousins germains, non seulement fréquents mais souvent jugés préférentiels en pays arabo-musulman. Nous savons, par exemple, que l'une des tantes paternelles de l'historien Quṭb al-Dīn Mūsā se maria avec son cousin germain ʿUmar, fils de son oncle paternel (fig. 1). Leur fils, Nūr al-Dawla ʿAlī (m. 670/1272), épousa à son tour successivement les trois filles de son oncle maternel, qui étaient aussi les sœurs de l'historien. Dans ce cas, l'endogamie patrilatérale (le père de Nūr al-Dawla étant le cousin germain du père des jeunes filles) se doublait d'une endogamie matrilatérale. Nūr al-Dawla, nous dit-on, fut traité comme son propre fils par son oncle maternel (et futur beau-père) Muḥammad Taqī al-Dīn qui l'éduqua et le forma aux hadiths. Il passait pour être un homme bienveillant, courageux et généreux. Excellent chasseur, il pourchassait en particulier les ours, ayant vu son petit frère, nous dit-on, se faire dévorer par un ours que le prince ayyoubide al-Amǧad Bahrāmšāh abritait dans la citadelle de Baalbek. Il mourut à plus de 60 ans et fut enterré près du mausolée du cheikh ʿAbd Allāh.

L'exogamie – dans certains cas relative – était aussi pratiquée par la famille des Yūnīnī. Nous avons déjà souligné l'importance du lien matrimonial qui unissait, par exemple, la famille de Muḥammad à celle de son maître dont il épousa la belle-fille. L'alliance entre ces deux familles originaires de Yūnīn se reproduisit deux générations plus tard lorsque l'une des filles de ʿAlī (petite-fille de Muḥammad) épousa Abū al-Qāsim, un arrière petit-fils du cheikh ʿAbd Allāh (fig. 2), c'est-à-dire aussi l'un de ses cousins issus de germains [51].

La mortalité des femmes étant, à cette époque, très élevée, en raison sans doute d'une forte mortalité en couches, le remariage des hommes était de règle. Taqī al-Dīn Muḥammad

**50.** Cf. al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 65.

**51.** Cf. Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *Wafayāt* I, p. 365-366 ; Ibn Ḥaǧar, *Durar* IV, p. 266-267. Ce dernier confond Abū al-Qāsim et son père ʿAbd Allāh (m. 680/1281) comme on peut le déduire de la nécrologie qu'al-Yūnīnī consacre à ʿAbd Allāh (*Ḏayl* IV, p. 112) dans laquelle il attribue à ce dernier la *kunya* de Abū Muḥammad et non celle de Abū al-Qāsim.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

eut ainsi six femmes et de nombreux enfants dont certains moururent de son vivant. Toutes ses femmes, sauf la mère de l'historien, moururent avant lui. Il ne se sépara d'aucune d'elles et n'eut jamais deux épouses en même temps. Avec une femme turcomane, Ibnat al-Humām, il engendra ʿAlī, Ḫadīǧa et Āmina, tandis que Mūsa et sa sœur Amat al-Raḥīm eurent pour mère la sixième épouse de Muḥammad, Zayn al-ʿArab bint Naṣr Allāh. Ce dernier mariage souligne l'importance des alliances entre grandes familles syriennes. Zayn al-ʿArab appartenait, en effet, à la famille damascène des Banū Sanī al-Dawla qui donna trois grands cadis shafiites à Damas entre 631/1234 et 679/1281[52]. Beaucoup plus jeune que son mari – elle avait 40 ans de moins que lui –, elle lui survécut et mourut à plus de 80 ans, en 693/1294, au domicile de son fils Mūsā à Baalbek. On l'enterra dans le cimetière de Bāb Saṭḥā situé à l'extérieur de la Porte de Damas[53].

Zayn al-ʿArab ne fut pas la seule de sa famille à nouer d'étroites relations avec la région de Baalbek. Son frère aîné Yaʿqūb Ibn Sanī al-Dawla (m. 665/1267), fut témoin assermenté et occupa d'importantes fonctions dans l'administration de Baalbek et de sa région dont celle d'inspecteur des impôts (*nāẓir*). Il mourut à Baalbek et fut enterré près du cheikh ʿAbd Allāh. De même, son cousin Ṣadr al-Dīn Aḥmad (m. 658/1260), qui fut cadi de Damas durant quinze ans, choisit de finir ses jours à Baalbek. Avec Muḥyī al-Dīn Yaḥyā Ibn al-Zakī, il négocia la reddition de Damas aux Mongols, mais ces derniers ayant confié la judicature shafiite à Ibn al-Zakī, Ṣadr al-Dīn Aḥmad se retira à Baalbek. Il y arriva déjà malade et y mourut peu de temps après. Il fut enterré, lui aussi, près de la tombe du cheikh ʿAbd Allāh[54].

Ces exemples montrent que l'appartenance à une école juridique donnée (hanbalite pour les Yūnīnī, shafiite pour les Banū Sanī al-Dawla) n'était aucunement un obstacle aux unions et aux rapprochements entre les familles. On en trouve un témoignage supplémentaire avec le hanbalite Šaraf al-Dīn Muḥammad Ibn ʿAṭā', ami du cheikh ʿAbd Allāh al-Yūnīnī, dont le fils Šams al-Dīn ʿAbd Allāh (m. 673/1274) devint grand cadi hanafite de Damas de 664 à 673/1266 à 1274[55].

Parmi les autres grandes familles qui s'unirent aux Yūnīnī, on peut encore citer les Banū al-Naḥḥās. Cette famille d'origine alépine[56] émigra en Égypte après l'invasion mongole de 658/1260. Certains de ses membres revinrent ensuite s'installer à Damas, tel ʿAlī b. al-Ḥasan (m. 706/1307), également connu sous le nom d'Ibn ʿAmrūn, qui épousa la fille de Muḥammad al-Yūnīnī (mort en 737/1336) et petite-fille de ʿAlī (fig. 1). Ils eurent deux fils, Aḥmad (m. 764/1362-1363) et ʿAbd Allāh (m. 741/1340), qui jouèrent un rôle important dans la vie religieuse et administrative à Damas et Baalbek[57].

52. Elle était la nièce de Yaḥyā Šams al-Dīn (grand cadi de 631/1234 à sa mort en 635/1238). Cf. Pouzet, *Damas au VII^e^/XIII^e^ siècle*, p. 413.
53. Cf. al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 71-72.
54. Cf. Ibn Kaṯīr, *Bidāya* IX, p. 107.
55. Cf. Pouzet, *Damas au VII^e^/XIII^e^ siècle*, p. 55, 416.
56. Descendante de Abū Naṣr Muḥammad (m. 487/1094) qui avait été secrétaire du prince mirdasside Maḥmūd ibn Naṣr puis vizir de ses deux fils.
57. Cf. Ibn Ḥaǧar, *Durar* I, p. 221 ; III, p. 108-109 ; Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *Wafayāt* I, p. 354-355.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Même si les mariages se pratiquaient de préférence au sein du clan des Yūnīnī ou avec de grandes familles d'oulémas, il arriva aussi qu'un père accordât la main de sa fille à un puissant émir. Ce fut le cas de l'historien Quṭb al-Dīn Mūsā qui donna en 673/1274-1275 sa fille à ʿIzz al-Dīn Aybak al-Iskandarī al-Ṣāliḥī (m. 674/1276), alors commandant de la citadelle de Baalbek. Ce puissant émir – qu'il ne faut pas confondre avec son célèbre homonyme, le sultan al-Muʿizz, ni avec l'émir ʿIzz al-Dīn Aybak al-Muʿaẓẓamī, seigneur de Ṣarḫad et grand père de l'historien Ibn al-Dawādārī – était beaucoup plus âgé que la jeune fille. Il jouissait cependant d'une grande aura militaire. Gouverneur de Šawbak sous al-Ṣāliḥ Ayyūb, il fut nommé par Baybars commandant de la citadelle de Baalbek où il resta quatre ans, avant d'être rappelé au Caire, puis envoyé, un peu malgré lui, dans la région de l'Euphrate gouverner Raḥba et sa province[58]. Une fois en poste, il s'appliqua néanmoins à combattre avec zèle les Mongols, entretenant ainsi sa réputation de vaillant guerrier.

L'histoire de ce mariage, racontée par al-Yūnīnī, est intéressante à plus d'un titre. Elle témoigne d'abord de l'âge précoce auquel les filles pouvaient être mariées. Al-Yūnīnī affirme, en effet, qu'il n'avait que 33 ans à la mort de son gendre, un an après le mariage. Si à cet âge il pouvait déjà marier sa fille, il faut en déduire que lui-même s'était marié très jeune et que sa fille ne pouvait avoir alors plus de 14 ou 15 ans. Son gendre, d'autre part, avait une trentaine d'années de plus que lui, ce qui veut dire que cet homme épousa à plus de 60 ans une jeune fille qui avait quelque 45 années de moins que lui. Ce mariage n'est pas sans rappeler celui de la mère de l'historien, Zayn al-ʿArab, qui épousa elle aussi un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Toutefois, dans le cas de sa petite-fille, le mari appartenait, en outre, aux milieux militaires et non religieux. Est-ce la raison pour laquelle l'historien met tant d'insistance à décrire, dans la nécrologie qu'il consacre à son gendre, ses qualités d'homme pieux et cultivé ? Féru d'astronomie et d'autres sciences, nous dit-il, il aimait fréquenter les savants. D'une grande générosité, c'était un homme d'honneur qui ne décevait jamais ceux qui s'adressaient à lui, vénérait les ascètes et les justes et croyait en leur grâces mystiques (*karāmāt*). Il mourut au mois de ramaḍān 674/février-mars 1276 dans la citadelle de Raḥba où sa jeune femme accompagnée de sa grand-mère, Zayn al-ʿArab, l'avait suivi. Al-Yūnīnī, qui était venu rendre visite à sa fille, à Raḥba, s'occupa des funérailles et ramena toute la famille (sa mère, sa fille, le fils du défunt) et leurs serviteurs à Damas.

Du début du VII^e^/XIII^e^ jusqu'au milieu du IX^e^/XV^e^ siècle, les Yūnīnī ne cessèrent de jouer un rôle de premier plan dans la vie religieuse de Baalbek. Leur histoire, brièvement retracée ici, confirme l'existence de liens très étroits entre Baalbek et Damas, tant au niveau de la transmission du savoir, des solidarités au sein de la communauté hanbalite, des rapports avec les autorités, qu'au niveau des alliances matrimoniales. On notera, par ailleurs, que nombreux furent les savants de Baalbek qui décidèrent aux XIV^e^ et XV^e^ siècles d'aller s'installer à Damas. Il est intéressant de constater, par exemple, que sur la quarantaine de personnages morts entre 737/1336

**58.** L'émir rebelle ʿAlam al-Dīn Sanǧar al-Ḥalabī s'y était réfugié en fuyant Damas ; il accepta de se rendre, en ṣafar 659/janvier 1261, et Baybars confia le gouvernement de Raḥba à ʿIzz al-Dīn Aybak. Cf. Ibn Šaddād, *Aʿlāq*, p. 53 ; Ibn Taġrībirdī, *Nuǧūm* VII, p. 248 ; et surtout Yūnīnī, *Ḏayl* III, p. 131-133 ; Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography*, p. 12.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et 774/1372-1373, désignés dans le dictionnaire d'Ibn Rāfiʿ al-Sullāmī (m. 774/1372) sous la *nisba* d'al-Baʿlabakkī (ou son équivalent al-Baʿlī), près de la moitié est décrite comme résidant à Damas [59]. Les Yūnīnī, en revanche, tout en gardant d'étroites relations avec Damas, continuèrent, pour la plupart, de résider à Baalbek où ils ne cessèrent d'exercer leurs activités juridiques et religieuses.

L'importance de l'héritage familial dans la transmission du savoir, si manifeste dans le cas des Yūnīnī, caractérisait bien d'autres familles d'oulémas au sein desquelles les jeunes gens commençaient souvent par recevoir une formation de leur père, grand-père, oncle ou frère, avant de suivre l'enseignement d'autres savants. Ce long cycle de formation, au cours duquel ils parcouraient parfois de grandes distances, concernait surtout les hommes, mais les femmes n'en étaient pas exclues comme le montrent les exemples de Ḫadīǧa et d'Amat al-ʿAzīz, respectivement sœur et nièce de l'historien Quṭb al-Dīn Mūsā. L'héritage familial jouait également un rôle important dans la transmission de certaines fonctions telles que chef d'une communauté – en l'occurrence les hanbalites –, professeur de *madrasa* ou bien cadi. Même dans le domaine beaucoup moins institutionnalisé de la vie ascétique, il existait une forte tradition familiale qui poussait les jeunes gens à marcher sur les traces de leurs parents et grands-parents.

Au Moyen Âge, en Syrie comme ailleurs dans le monde musulman, le mariage fondait la cellule familiale de base, mais n'excluait pas l'existence de ce que nous appellerions aujourd'hui des familles recomposées. Sans parler de la polygamie, dont il est difficile de mesurer l'ampleur exacte hors des cours princières, la mortalité élevée des femmes entraînait souvent le remariage des hommes. Pour avoir des enfants, ceux-ci se remariaient avec des femmes jeunes, ce qui avait pour effet, au fil des ans, d'accroître leur écart d'âge. Ces jeunes femmes se retrouvaient donc parfois veuves très tôt (telle la fille de l'historien) et se remariaient elles-mêmes. Les remariages fréquents avaient pour conséquence la présence dans de nombreuses familles de demi-frères et sœurs qui avaient parfois une grande différence d'âge. Ce fut le cas, par exemple, de l'historien Mūsā et de son demi-frère ʿAlī. Dans cette même fratrie, vingt-quatre ans séparaient aussi Amat al-ʿAzīz et ʿAbd al-Qādir.

L'exemple des Yūnīnī a permis, enfin, de mettre l'accent sur une conception de la famille qui allait bien au-delà des liens de sang. Un maître pouvait se prendre d'affection pour un élève dont il souhaitait faire son héritier et successeur. Il arrivait même qu'il l'adoptât ou qu'il en fît son gendre, l'intégrant ainsi dans sa famille. Une attitude que n'aurait sûrement pas désavouée le juriste shafiite Ibn Ǧamāʿa selon lequel « le maître doit avoir à cœur les intérêts de son étudiant et le traiter avec autant de tendresse, d'affection, de bonté et de patience à l'égard de ses torts, qu'il le ferait avec le plus cher de ses enfants [60]. »

**59.** Cf. Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *Wafayāt*, nº 55, 59, 71, 91, 93, 110, 115, 117, 154, 159, 186, 206, 208, 233, 240, 248, 252, 262, 338, 343, 377, 401, 458, 469, 482, 488, 503, 547, 550, 551, 577, 700, 737, 741, 787, 817, 851, 921, 922 ; une constatation similaire peut être faite pour les années 776-850/1374-1447 dans l'ouvrage d'Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *Inbāʾ al-ġumr* (l'édition que j'ai utilisée ne comportant pas d'index, la recherche sur les *nisba*-s a été faite sur le site http://www.alwaraq.net).

**60.** Ibn Ǧamāʿa, *Taḏkira*, p. 99.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

# Bibliographie

## *Instruments de travail*


*Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd., 12 vol., Brill, Leyde, 1960-2007

Chaumont, E., « Tabann[in] », XII, p. 794-795.

Huici-Miranda, A.,« al-Ḥumaydī », III, p. 593-594.

Scarcia Amoretti, B., « ʿIlm al-Riḏjāl », III, p. 1179-1180.

Sublet, J., « al-Yūnīnī », XI, p. 374-376.

Weir, T. H., [A. Zysow], « Ṣadaḳa », VIII, p. 729-736.

*Encyclopédie de l'Islam*, 3e éd., Brill, Leyde-Boston, 2007-2009

Powers, D. S., « Adoption », p. 72-76.


## *Sources*


Abū Šāma, *Tarāğim riğāl al-qarnayn al-sādis wa l-sābiʿ*, éd. al-Kawṯarī, Le Caire, 1947.

Al-Ḏahabī, *al-ʿIbar fī ḫabar man ʿabar*, éd. M. Zaġlūl, 4 vol., Beyrouth, 1985.

Al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ al-Islām wa-wafayāt al-mašāhīr wa-l-aʿlām*, sections 61 (ans 601-610), 62 (ans 611-620), 63 (ans 621-630), 64 (ans 631-640), éd. B.ʿA Maʿrūf, Š. al-Arnaʾūṭ et Ṣ.M. ʿAbbās, 4 vol., Beyrouth, 1988.

—, éd. ʿU. ʿAbd al-Salām Tadmūrī, Beyrouth, 53 vol., 1415-11423/1994-2002.

Al-Ğazarī, *Taʾrīḫ ḥawādiṯ al-zamān wa-anbāʾihi wa-wafayāt al-akābir wa-l-aʿyān min abnāʾihi*, ms. Erfurt-Gotha, 1559.

Ibn al-ʿAdīm, *Buġyat al-ṭalab fī taʾrīḫ Ḥalab*, éd. S. Zakkār, 11 vol., Damas, 1988.

Ibn Ğamāʿa, *Taḏkirat al-sāmiʿ wa-l-mutakallim fī adab al-ʿālim wa-l-mutaʿallim*, éd. ʿAbd al-Amīr Šams al-Dīn, Beyrouth, 1986.

Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī, *al-Durar al-kāmina fī aʿyān al-miʾa al-ṯāmina*, éd. M. Sayyid Ğād al-Ḥaqq, 5 vol., Le Caire, 1966.

Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī, *Inbāʾ al-ġumr bi-anbāʾ al-ʿumr*, éd. M. ʿAbd al-Muʿīd Ḫān, 9 tomes en 5 vol., 2e éd., Beyrouth, 1986.

Ibn Kaṯīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, éd. Ṣ. Al-ʿAṭṭār *et al.*, 11 vol., Beyrouth, 1998-2001.

Ibn Rāfiʿ al-Sallāmī, *al-Wafayāt*, éd. Ṣ. Mahdī ʿAbbās et B. ʿAwwād Maʿrūf, 2 vol., Beyrouth, 1982.

Ibn Raǧab, *al-Ḏayl ʿalā ṭabaqāt al-ḥanābila*, 2 vol., éd. M.Ḥ. al-Faqī, Le Caire, 1952-1953.

Ibn Šaddād, *al-Aʿlāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarāʾ al-Šām wa-l-Ğazīra. Taʾrīḫ Lubnān wa l-Urdun wa-Filisṭīn*, éd. S. Dahān, Damas, 1962.

Ibn Taġrībirdī, *al-Nuǧūm al-zāhira fī mulūk Miṣr wa-l-Qāhira*, 16 vol., 1963-1972.

al-Ṣafadī, *al-Wāfī bi-l-wafayāt*, t. II, éd. S. Dedering, Istanbul, 1949 ; t. XV, éd. B. Radtke, Wiesbaden, 1979 ; t. XXI, éd. M. Al-Ḥuğayrī, Stuttgart, 1988.

al-Saḫāwī, *al-Ḍawʾ al-lāmiʿ li-ahl al-qarn al-tāsiʿ*, 12 tomes en 4 vol., éd. Maktabat al-Qudsī, Le Caire, 1934-1936.

Sibṭ Ibn al-Ğawzī, *Mirʾāt al-zamān*, t. VIII (parties 1 et 2), 2 vol., éd. Hyderabad, 1951-1952.

Al-Subkī, *Ṭabaqāt al-šāfiʿiyya al-kubrā*, Le Caire, 10 vol., 1964-1970.

Al-Yūnīnī, *Ḏayl Mirʾāt al-zamān*, éd. Hyderabad, 4 vol., Hyderabad, 1951-1961 ; éd. et trad. partielle (années 697-701/1297-1302) dans Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mirʾāt al-zamān*, 2 vol., Brill, Leyde-Boston-Cologne, 1998.



© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

## *Études*


Al-Azhary Sonbol, Amira, « *Adoption* in Islamic Society. A Historical Survey », dans Elizabeth Warnock Fernea (ed.), *Children in the Muslim Middle East*, Austin, 1995, p. 45-67.

Berkey, Jonathan P., « Women and Islamic Education in the Mamluk period », dans Nikki R. Keddie et Beth Baron (eds.), *Women in Middle Eastern History: Shifting Boundaries in Sex and Gender*, New Haven, 1991, p. 143-157.

Chamberlain, Michael, *Knowledge and Social Practice in Medieval Damascus, 1190-1350*, Cambridge, 1994.

Eddé, Anne-Marie, *La principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Freiburger Islamstudien, XXI, Stuttgart, 1999.

—, « Sitt al-Kataba, portrait d'une femme savante à Damas au XIIIe siècle », dans *Portraits de maîtres offerts à Olga Weijers*, éd. Claire Angotti, Monica Brînzei Calma, Mariken Teeuwen, Porto, 2012, p. 469-483.

Humphreys, R. Stephen, « Women as Patrons of Religious Architecture in Ayyubid Damascus », *Muqarnas* 2, 1994, p. 35-54.

Landau-Tasseron, Ella, « Adoption, Acknowledgement of Paternity and False Genealogical Claims in Arabian and Islamic Societies », *BSOAS* 66/2, 2003, p. 169-192.

Laoust, Henri, « Le Hanbalisme sous les Mamlouks Bahrides (658-784/1260-1382) », *REI* 28, 1960, p. 1-71.

Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'āt al-zamān*, 2 vol., Brill, Leyde-Boston-Cologne, 1998.

Mouton, Jean-Michel, « De quelques reliques conservées à Damas au Moyen Âge. Stratégie politique et religiosité populaire sous les Bourides », *AnIsl* 27, 1993, p. 245-254.

Pouzet, Louis, « Deux grammairiens à Damas au VIIe/XIIIe siècle », *MUSJ* 49, 1975-1976, p. 767-784.

—, *Damas au VIIe/XIIIe siècle. Vie et structures religieuses dans une métropole islamique*, Beyrouth, 1988.

Roded, Ruth, *Women in Islamic Biographical Collections. From Ibn Saʿd to Who's Who*, Boulder (Colorado)-Londres, 1994.

Schimmel, Annemarie, *L'islam au féminin. La femme dans la spiritualité musulmane*, Paris, 2000.

Vajda, Georges, « La *mašyaḫa* de ʿAbd al-Qādir al-Yūnīnī », *JA* 259, 1971, p. 223-246.



© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

AnIsl 47 (2014), p. 115-132 Anne-Marie Eddé
Stratégies familiales et transmission du savoir. Les Yūnīnī dans le Bilād al-Šām de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle
AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net
© IFAO 2026

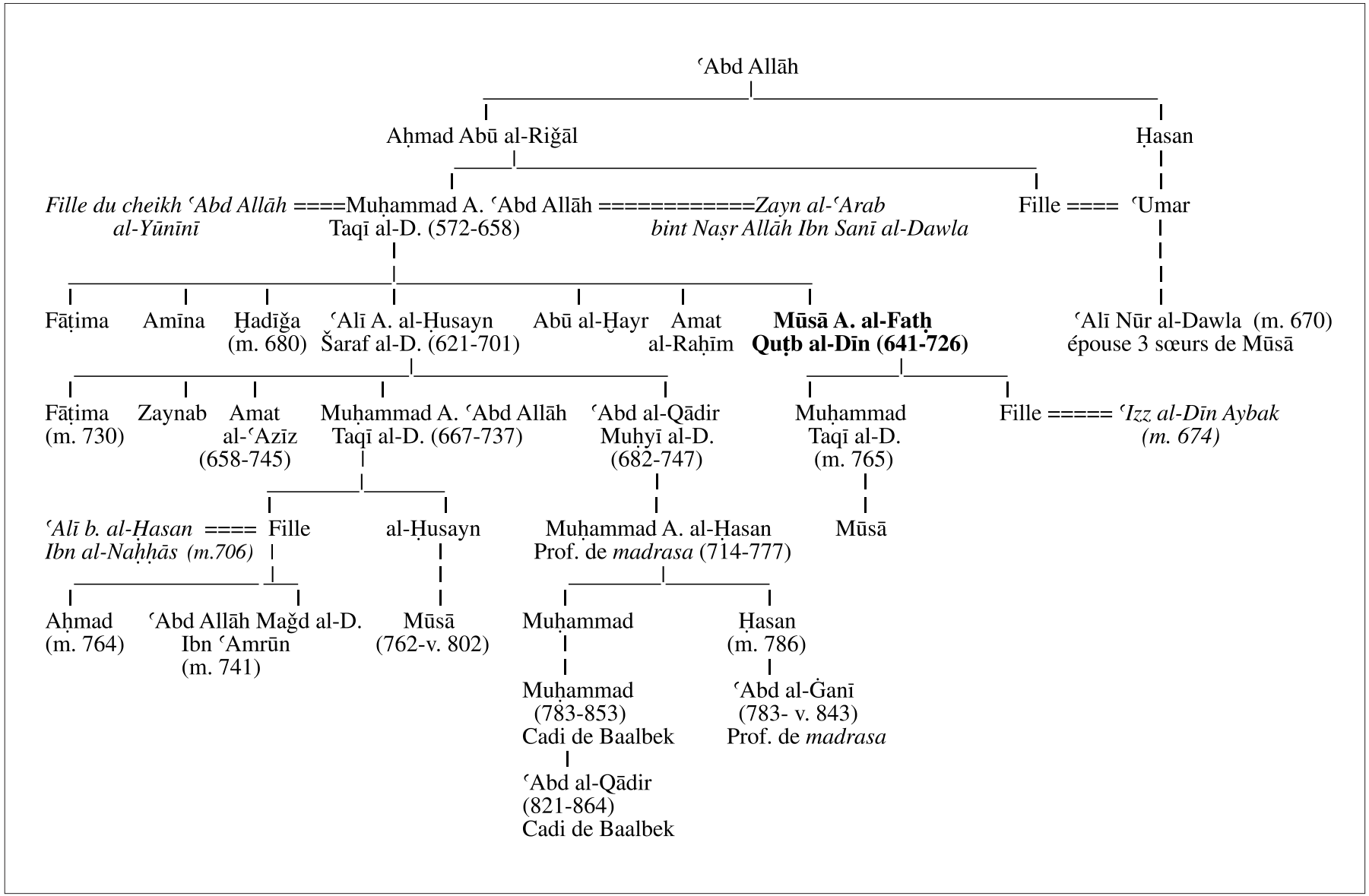



**Fig. 1.** La famille de l'historien al-Yūnīnī du VI^e^/XII^e^ au IX^e^/XV^e^ siècle.

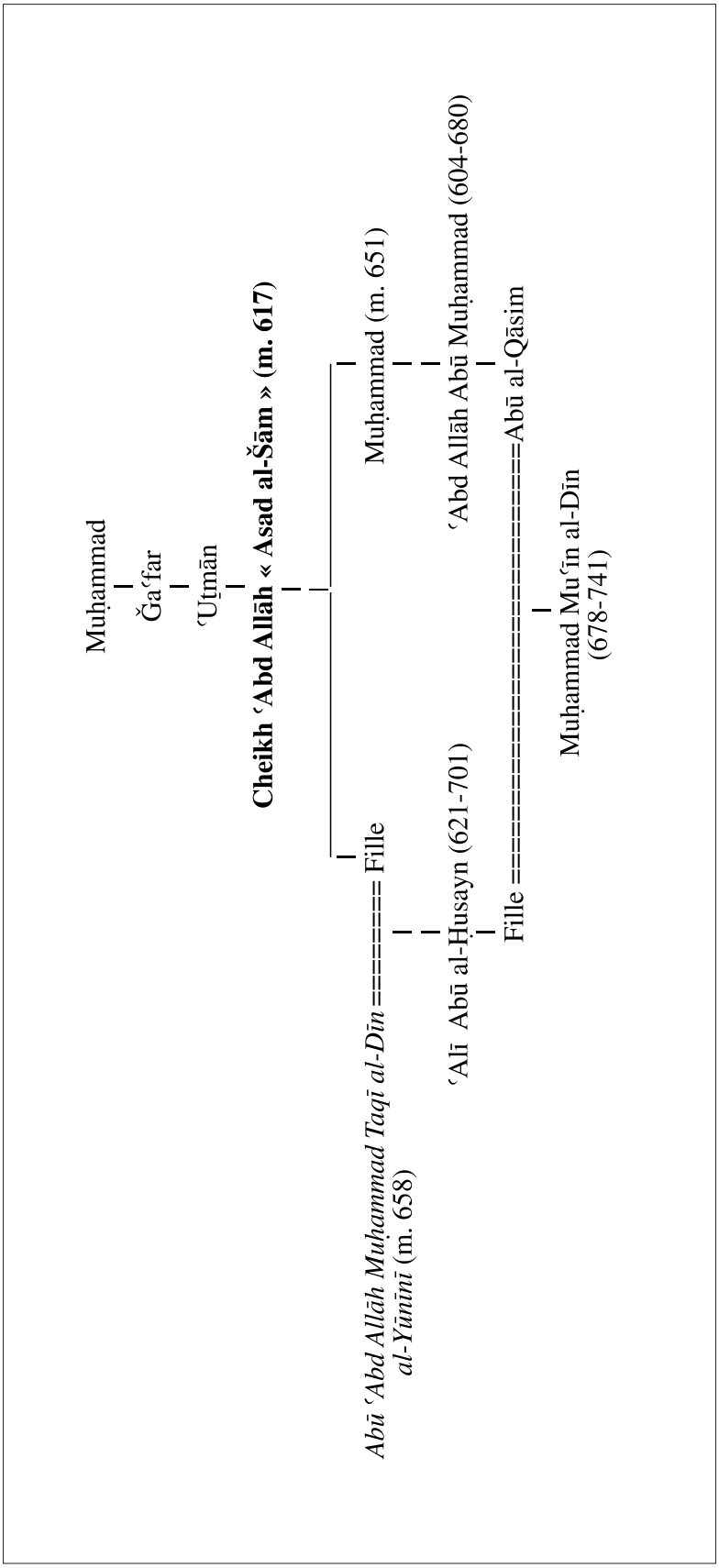



**Fig. 2.** La famille du cheïkh ʿAbd Allāh al-Yūnīnī.


© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net